

Philippe FONTAINE, Professeur à l'université de Rouen
 Séance TICE en classe jumelée du 05 novembre 2009, 10h00-12h00
<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/direct/>
<http://www.coin-philo.net/eee.tice.09-10.php>

LES DÉFIS DE LA TRADUCTION

Argumentaire

La multiplicité des langues constitue en tant que tel un véritable défi à la traduction ; le défi est double : à la fois quantitatif (il existe environ 6000 langues parlées dans le monde), et qualitatif : comment s'assurer de la possibilité de passer sans perte de sens d'une langue à une autre, c'est-à-dire de réussir une traduction aussi exacte que possible ? De plus, il y a ici un véritable paradoxe : c'est le fait même de la diversité des langues, c'est-à-dire des cultures humaines, qui constitue à la fois le motif et l'obstacle au travail de la traduction. S'il faut traduire, c'est qu'il existe de très nombreuses langues, mais chacune de ces langues renvoie à une culture différente ; or, s'il n'est pas question de regretter le multiculturalisme (dont un ethnologue comme Lévi-Strauss a montré qu'il constituait la richesse de l'humanité dans sa diversité), il reste que cette pluralité linguistique semble bien difficile à surmonter. On a montré, en effet, que chaque langue (tout comme la culture à laquelle elle appartient) est une *Weltanschauung*, c'est-à-dire une vision du monde à chaque fois singulière. Une langue dit, nomme les choses d'une manière qui lui est propre, elle procède à une sorte de « découpage » du réel selon un système de différenciation unique des significations. Le monde est sans doute le même pour tous les hommes, mais la manière de le viser change selon les cultures et les civilisations. Or c'est bien cette manière de viser le monde qui en constitue le sens, en sorte que l'obstacle à la traduction est alors de ne pas disposer d'un sens unique qu'il suffirait ensuite de « faire passer » d'une langue à l'autre.

Aussi les traducteurs font-ils systématiquement l'expérience de cette non-congruence des langues, considérées comme des systèmes de significations qui ne sauraient se superposer les unes les autres, sans reste. En ce sens, on a pu parfois parler de l'existence d'un « intraduisible » (c'est-à-dire ce qui ne « passe » pas exactement de la même manière, voire ce qui ne peut pas se dire du tout dans la traduction, comme semblent le montrer la poésie, le cri, les onomatopées, etc). Les champs sémantiques ne se superposent pas, mais les syntaxes elles-mêmes ne sont pas équivalentes, et c'est la structure fondamentale des langues qui sont hétérogènes. Il est illusoire de croire en l'existence d'une manière d'unité linguistique, au sein de laquelle les différentes langues viendraient à s'échanger les unes les autres sans reliquat ni perte de sens. Il est donc nécessaire de faire son travail du deuil, et de renoncer à l'idéal de la traduction parfaite.

Mais la question se pose alors de savoir si ce renoncement à l'idéal d'une traduction parfaite ne comporte pas une compensation, à travers le travail d'élaboration et de transposition sémantique qui se trouve requis de la part du traducteur. Délivré de toute tâche de transcription mécanique et quasi automatique, ce dernier se voit en effet confronté à l'épreuve d'une création de sens, non pas aléatoire et arbitraire, bien sûr, mais qui correspond à la nécessité de « rendre » le sens, d'une langue à l'autre, dans une « tournure » nécessairement différente, et par là même riche d'un sens autre, ouvrant sur de nouveaux horizons. On peut alors défendre la thèse selon laquelle l'impossibilité de faire se correspondre les langues mot à mot, loin de constituer en tant que tel un échec, est au contraire ce qui fait du travail de traduction une œuvre de constitution de sens, et participe ainsi d'un enrichissement du système de significations dont l'humanité dispose pour dire son être au monde.

Choix de textes sur le thème de *la traduction*

Le dilemme fidélité/trahison

« (...) Pourquoi ce désir de traduire doit-il être payé du prix d'un dilemme, le dilemme fidélité/trahison . Parce qu'il n'existe pas de critère absolu de la bonne traduction ; pour qu'un tel critère soit disponible, il faudrait qu'on puisse comparer le texte de départ et le texte d'arrivée à un troisième texte qui serait porteur du sens identique supposé circuler du premier au second. La même chose dite de part et d'autre. De même que pour le Platon du *Parménide*, il n'y a pas de troisième homme entre l'idée de l'homme et tel homme singulier – Socrate, pour ne pas le nommer ! -, il n'y a pas non plus de tiers texte entre le texte source et le texte d'arrivée. D'où le paradoxe, avant le dilemme : une bonne traduction ne peut viser qu'à une *équivalence* présumée, non fondée dans une *identité* de sens démontrable. Une équivalence sans identité. Cette équivalence ne peut être que cherchée, travaillée, présumée. Et la seule façon de critiquer une traduction – ce qu'on peut toujours faire -, c'est d'en proposer une autre présumée, prétendue, meilleure ou différente. Et c'est d'ailleurs ce qui se passe sur le terrain des traducteurs professionnels. En ce qui concerne les grands textes de notre culture, nous vivons pour l'essentiel sur des re-traductions à leur tour remises sans fin sur le métier. C'est le cas de la Bible, c'est le cas d'Homère, de Shakespeare, et, pour les philosophes, de Platon jusqu'à Nietzsche et Heidegger.

Ainsi bardés de re-traductions, sommes-nous mieux armés pour résoudre le dilemme fidélité/trahison ? Nullement. Le risque dont se paie le désir de traduire, et qui fait de la rencontre de l'étranger dans sa langue une épreuve, est insurmontable. »

Paul Ricoeur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 39-40.

La polysémie comme obstacle majeur à la traduction

« Deux mots sur le mot : nos mots ont chacun plus d'un sens, comme on voit dans les dictionnaires. On appelle cela la *polysémie*. Le sens est alors chaque fois délimité par l'usage, lequel consiste pour l'essentiel à cribler la partie du sens du mot qui convient au reste de la phrase et concourt avec celui-ci à l'unité du sens exprimé et offert à l'échange. C'est chaque fois le contexte qui, comme on dit, décide du sens qu'a pris le mot dans telle circonstance de discours ; à partir de là, les disputes sur les mots peuvent être sans fin : qu'avez-vous voulu dire ? etc. Et c'est dans le jeu de la question et de la réponse que les choses se précisent ou s'embrouillent. Car il n'y a pas que les contextes patents, il y a les contextes cachés et ce que nous appelons les *connotations* qui ne sont pas toutes intellectuelles, mais affectives, pas toutes publiques, mais propres à un milieu, à une classe, à un groupe, voire un cercle secret ; il y a ainsi toute la marge dissimulée par la censure, l'interdit, la marge du non-dit, sillonné par toutes les figures du caché.

Avec ce recours au contexte, nous sommes passés du mot à la phrase. Cette nouvelle unité, qui en fait la première unité du discours, le mot relevant de l'unité du signe qui n'est pas encore discours, apporte avec elle de nouvelles sources d'ambiguïté portant principalement sur le rapport du signifié – ce qu'on dit – au référent – ce sur quoi on parle, en dernier ressort le monde. Vaste programme, comme dit l'autre ! Or, faute de description complète, nous n'avons que des points de vue, des perspectives, des visions partielles du monde. C'est pourquoi on n'a jamais fini de s'expliquer, de s'expliquer avec les mots et les phrases, de s'expliquer avec autrui qui ne voit pas les choses sous le même angle que nous. »

P. Ricoeur, *Sur la traduction*, *op. cit.*, p. 47-48.

Le nécessaire « renoncement » à l'idéal d'une traduction parfaite et la dimension d'« interprétation » inhérente à toute traduction

« Commençons à nouveau par le cas extrême de la traduction. Il est indubitable que, quelle que soit la familiarité du traducteur avec la vie et les sentiments de son auteur, la traduction d'un texte n'est pas la simple résurrection du processus psychologique originel de sa rédaction, mais une reprise, guidée par la compréhension de ce qu'il dit. Personne ne peut douter qu'il s'agit ici d'une interprétation et non d'une simple co-opération. C'est sous un éclairage nouveau, provenant de l'autre langue, que, pour celui qui le lit dans cette langue, le texte est placé. L'exigence de fidélité imposée à la traduction ne peut supprimer la différence fondamentale des langues. Aussi fidèles que nous voulions être, nous sommes placés en face de décisions délicates. Quand, dans notre traduction, nous voulons souligner un trait du texte original qui nous semble particulièrement important, nous ne pouvons le faire qu'aux dépens d'autres traits ou au prix de leur élimination. Or, voilà précisément l'attitude qui est pour nous celle de l'interprétation (...) C'est justement dans de tels cas limites d'interprétation qu'apparaît clairement la contrainte qui pèse toujours sur le traducteur. Il lui faut ici en prendre son parti et dire clairement comment il comprend. Mais dans la mesure où il n'est jamais en situation d'offrir véritablement une expression à toutes les dimensions de son texte, cela signifie pour lui un renoncement constant (...) Le traducteur a souvent une conscience douloureuse de la distance qui le sépare nécessairement de l'original (...) Tout traducteur est interprète. La langue étrangère ne représente qu'une aggravation de la difficulté herméneutique, celle de l'« étrangèreté » et de son dépassement. »

H.G. Gadamer, *Vérité et méthode*, Seuil, 1996, p. 407-08-09.

La langue commune comme condition de l'entente entre les hommes

« Quand on se comprend, on ne traduit pas, on parle. En effet, comprendre une langue étrangère, cela veut bien dire ne pas être obligé de la traduire dans sa propre langue. Quand quelqu'un possède réellement une langue, aucune traduction n'est plus nécessaire, toute traduction semble même impossible. Comprendre une langue, ce n'est pas encore comprendre réellement et cela n'inclut aucun processus d'interprétation. C'est une opération spontanée. Car on comprend une langue en y vivant, et cela vaut non seulement pour les langues vivantes, mais aussi bien pour les langues mortes. Le problème herméneutique est donc celui que pose, non pas la véritable maîtrise d'une langue, mais la qualité de l'entente sur quelque chose, à laquelle on parvient dans ce milieu qu'est la langue. Toute langue peut être apprise au point qu'en la possédant à la perfection on ne traduise plus de ou dans la langue maternelle, mais que l'on pense dans la langue étrangère. Une telle possession de la langue est tout simplement une condition préalable de l'explication-entente dans le dialogue. Toute conversation présuppose à l'évidence que les interlocuteurs parlent la même langue. »

H.G. Gadamer, *Vérité et méthode*, Seuil, 1996, p. 406-407.

La dimension éthique du travail de la traduction comme mise en œuvre d'une « hospitalité langagière »

« Il me semble, en effet, que la traduction ne pose pas seulement un travail intellectuel, théorique ou pratique, mais un problème éthique. Amener le lecteur à l'auteur, amener l'auteur au lecteur, au risque de servir et de trahir deux maîtres, c'est pratiquer ce que j'aime appeler l'*hospitalité langagière*. C'est elle qui fait modèle pour d'autres formes d'hospitalité que je lui vois apparentées : les confessions, les religions, ne sont-elles pas comme des langues étrangères les unes aux autres, avec leur lexique, leur grammaire, leur rhétorique, leur stylistique, qu'il faut *apprendre* afin de les pénétrer ? »

P. Ricoeur, *Sur la traduction*, op. cit., p. 42-43.